

THÉÂTRORAMA

de Anne-Sophie Nédélec

L'histoire

Théâtrorama brosse un panorama de l'histoire du théâtre à travers des anecdotes authentiques qui, époque après époque, évoquent l'évolution de cet art.

Les scènes peuvent être jouées indépendamment les unes des autres. Un chœur fait le lien entre les siècles.

Les personnages

Les scènes comportent entre 3 et 5 personnages chacune.

Costumes

Costumes historiques en fonction des époques.

Décor

Tables, chaises, bancs ou plateau nu selon les scènes.

Durée : 2 heures

Texte déposé à la SACD : pour toute représentation publique, faire une demande d'autorisation auprès de la SACD (www.sacd.fr Pôle utilisateurs-spectacle vivant)

Contact :

Mail : asophie.nedelec@gmail.com

Site : www.annesophienedelec.fr

OUVERTURE

Fumée. Musique étrange. Le coryphée et deux personnages du chœur apparaissent.

Coryphée : Alors, venues du fond des âges,
les racines de notre art
s'ancrèrent
dans des rituels de magie imitative.

Chœur 1 : La danse cérémonielle
autour du feu
reproduisant la dernière chasse du bison
se mua au cours des siècles...

Chœur 2 : ... en cérémonie en l'honneur de Dionysos.

Coryphée : Dionysos, notre dieu, notre symbole !

Chœur 2 : Dionysos, élevé par les satyres
Dans l'esprit de la fête !

Chœur 1 : Dionysos, dieu de l'ivresse,
et par extension, de l'ivresse poétique !

Chœur 2 : ... autour de qui
la danse
se structura bientôt en...

Les 3 : ... théâtre !

Coryphée : La tragédie,
ainsi nommée « chant du bouc »,
en raison de l'animal sacrifié
lors de la cérémonie en l'honneur du dieu,
devait illustrer le récit sérieux
de la vie de Dionysos.

Chœur 1 : Melpomène en serait la muse...

Coryphée : La comédie,
« le chant du cômos »,
ainsi nommée en hommage à cette procession
en l'honneur de Dionysos,
serait la version joyeuse, bruyante et débridée,
du culte du dieu.

Chœur 2 : D'abord placée sous le signe de l'ivresse
Et des obscénités,
cette procession dans la nature
s'organisa en récit enjoué,
propre à faire naître le rire !

Chœur 1 : Dans les deux cas,

Un récitant se dégagea de la masse du chœur...

Chœur 2 : Un, deux, puis trois acteurs
montèrent sur une petite scène très étroite,
tandis que le chœur,
mené par le coryphée,
dansait sur l'orchestra.

Coryphée : Une civilisation intelligente,
gorgée de soleil et de terres fertiles...
il n'en fallait pas plus pour que les esprits
s'élèvent,
que des génies écrivent,
et que les récits de la vie des dieux nourrissent
la tragédie,
tandis que s'abreuvait à la source de la vie quotidienne
la comédie.

Chœur 2 : Dans les immenses théâtres
de plus de dix-sept mille places,
la fête durait une semaine.
De toute l'Attique,
on affluait à Athènes,
à Épidaure...
pour voir s'affronter les dramaturges en compétition.

Chœur 1 : Une couronne de lauriers
sacrait le vainqueur.

Coryphée : Pas question d'argent !

Chœur 1 : Le théâtre avait une mission civilisatrice
dont les plus riches avaient la charge.

Chœur 2 : L'idée de la Loi
courait en trame de fond des intrigues...

Chœur 1 : Et le phénomène de la catharsis
Venait purger les cœurs de ses mauvaises pulsions.

Coryphée : Mais cette haute conception du théâtre
n'était pas exempte des bassesses des hommes...

ANTIQUITÉ

410 av JC. Deux acteurs de tragédie grecque se préparent. Ils portent de grandes toges et de lourds manteaux, de hauts cothurnes, et s'apprêtent à mettre leurs masques.

Phérès, se drapant tant bien que mal dans une toge qu'il fait craquer : La qualité des costumes, ce n'est plus ce que c'était...

Hyllos : Tu n'aurais pas un peu forcé sur la feta, plutôt ?

Phérès : Pfff, aide-moi plutôt à attacher mon costume !

Hyllos, enthousiaste : J'espère être à la hauteur du texte d'Euripide. Quel génie ! Cette passion qui s'exprime à travers ses personnages, les coups de théâtre, les revirements, la recherche de l'émotion forte...

Phérès : Oui, oh... Chez Eschyle et Sophocle, c'était bien autre chose !

Hyllos : Oh les vieux auteurs... *Voyant le regard courroucé de Phérès*) Hum, ce sont des grands hommes du théâtre, bien sûr...

Phérès : Qu'est-ce que tu crois, mon petit bonhomme ? Le deuxième puis le troisième acteur pour incarner tous les rôles au lieu de l'acteur unique face au chœur, ce sont eux ! Euripide n'a rien apporté de mieux.

Hyllos : Tout de même, lui pose de vrais problèmes moraux sur scène.

Phérès : Pff... le monde va à vau l'eau ! La littérature aussi...

Hyllos : J'aime sa réflexion sur l'ordre du monde, le pouvoir, la fatalité... son vocabulaire noble et raffiné...

Phérès : Trop de réalisme ! Avant, la poésie primait, aujourd'hui, ce n'est plus que rage et déchainement de passions. Cela m'épuise !

Euripide entre.

Euripide : Bon, les enfants, cette année, on le gagne ce concours des Grandes Dionysies !

Phérès, soupirant : Oui, oh...

Hyllos : Mais bien sûr ! Par Dionysos, moi, je suis prêt !

Euripide : Vous entendez : je veux écrabouiller ce nabot d'Aristophane. Ah, il m'a raillé dans *Les Thermosphories* ? Eh bien, il va voir ce que c'est que le génie ! Au fait, où sont les choreutes ?

Hyllos : Nous ne les avons pas vus.

Phérès : Ah, le sérieux, de nos jours...

Hyllos : Je vais les chercher ! *(Il fait deux pas, mais s'empêtre dans son volumineux costume avec ses cothurnes)* Euh... peut-être pas...

Euripide : Bon. J'y vais.

Euripide sort.

Hyllos : Pas pratique, ces costumes... et encore, je n'ai pas encore mis le masque. Heureusement que je n'ai que quelques pas à faire pour sortir de cette skéné et entrer sur le proskenion ! A chaque fois, j'ai l'impression d'être un énorme mannequin à peine capable de se mouvoir !

Phérès : C'est ça le décorum, la solennité du théâtre ! Et puis, il faut au moins ce volume pour que les dix-sept mille spectateurs du Théâtre de Dionysos nous voient jusqu'aux derniers rangs !

Un temps.

Hyllos : Hum... Et dis-moi, Phérès, qu'est-ce que c'est que cette histoire avec Aristophane ?

Phérès : Dans sa dernière pièce, Aristophane a raillé Euripide en le présentant comme un pédant misogynne, stupide et prétentieux.

Hyllos : Nooon !??

Phérès : Remarque, par certains côtés, il n'a pas tout à fait tort... Il faut toujours qu'Euripide se targue de son génie ! Alors que tout de même, à côté des grands auteurs du passé, ce n'est qu'un microbe...

Euripide revient.

Euripide : C'est incroyable, par Héra ! Je n'arrive pas à mettre la main sur le chœur !

On entend des chants.

Hyllos : Plus besoin de le chercher, je crois...

Euripide : Qu'est-ce que c'est que ces voix avinées ?

Phérès : Ah, les chœurs, c'est plus ce que c'était...

Euripide : Oooh !!! Ça m'agace ! Ces jeunes gens ne sont pas sérieux ! Par Dionysos ! Un peu de professionnalisme dans le théâtre ne nous ferait pas de mal !

Hyllos : Mais enfin, Euripide, les représentations théâtrales ont lieu seulement dix jours par an ! On ne peut pas faire du théâtre un métier !

Phérès, vexé : Tu trouves que nous manquons de sérieux ?

Hyllos : Et puis, les chœurs sont joués par des jeunes gens de bonne famille qui participent pour l'amour de l'art. On ne peut pas les blâmer s'ils plaisantent un peu...

Les chants redoublent.

Phérès : Enfin là, la plaisanterie a l'air sérieuse...

Deux chanteurs du chœur entrent, complètement ivres. On entend des chants paillards au loin.

Euripide : Oh non, par Dionysos !

Hyllos : Que se passe-t-il ? (*Il se retourne un peu trop brusquement et manque de se tordre la cheville sur les cothurnes*)

Phérès : Mais ils sont complètement ivres !

Xanthias, *d'un voix pâteuse* : Oh... si peu... si peu...

Chrémès, *de même* : Juste ce qu'il faut pour s'amuser...

Euripide : S'amuser ? S'amuser ! Mais enfin, vous êtes un chœur tragique ! Un chœur tragique est censé éveiller la crainte et la pitié, pas le rire !

Chrémès : Ah bon...? On se serait trompés alors ?

Xanthias : On va pas jouer une comédie, là ?

Phérès : Mais non, enfin ! Nous nous apprêtons à jouer Les Phéniciennes...

Hyllos : La dernière tragédie d'Euripide.

Fin de l'extrait sur le théâtre antique.

INTERMÈDE

Coryphée : Le théâtre,

Chœur 1 : qui était monté si haut,

Chœur 2 : ne survécut pas,

Coryphée : en Occident,

Chœur 1 : à l'âge d'or de l'Antiquité.

Chœur 2 : Le Christianisme,
érigé en religion d'État,
maudit le théâtre,
qui racontait les histoires sanglantes des dieux païens,
ou truffait ses comédies d'obscénités !

Coryphée : La foule quitta le soleil des amphithéâtres
pour les ombres glacés des églises.

Chœur 2 : Et puis le monde changea !

Chœur 1 : Bientôt, des hordes barbares
déferlèrent sur l'Europe entière,
semant troubles et avanies
plus cruelles que ce que les auteurs de l'Antiquité
avaient pu imaginer pour leurs scènes !

Coryphée : Il n'était plus question de s'éduquer
par le spectacle,
encore moins de s'amuser !

Chœur 2 : Les théâtres tombèrent en ruines

Chœur 1 : Leurs pierres, réutilisées...

Coryphée : Des arènes de Lutèce,
on prit les fauteuils des notables,
gravés de leurs noms,
qu'on scella dans les remparts du premier Paris.

Chœur 1 : Le théâtre semblait mort.

Chœur 2 : Mais l'âme du théâtre est immortelle.
Même au pire de l'existence,
il y aura toujours un histrion
pour s'emparer d'une anecdote
et la parer des gestes de la scène,
et la livrer à un public avide
d'assister aux histoires des autres.

Chœur 1 : Sur les foires,

quelques jongleurs
rivalisaient avec les montreurs d'ours,
émaillant leurs pitreries de quelques mots d'esprit.

Coryphée : L'âme du théâtre était là,
Quelques pépites enfouies dans la boue
Des places de marchés.

Chœur 2 : Pendant des siècles,
le théâtre resta minuscule,
loin, si loin, de sa gloire passée !

Coryphée : Puis,
les esprits s'ouvrirent...

Chœur 1 : Et notre art fut ressuscité
par ceux-là mêmes qui l'avaient condamné.

Chœur 2 : Le théâtre redevint enseignement.

Coryphée : Mais sa nature avait changé.

Chœur 1 : Plus question de dieux païens effrayants
ou de bourgeois ridiculisés.

Chœur 2 : La Bible fut l'unique source
à laquelle
les auteurs
étaient autorisés à puiser.

Coryphée : Dans les églises,
la lumière colorée au travers des vitraux
nimbait de magie les sculptures des chapiteaux,
qui, de leurs chimères bibliques,
fournirent les premiers décors
de ces scènes rudimentaires.

MOYEN AGE

XIIIème siècle. Nous sommes dans une église. Un menuisier construit une caisse. Un moine entre avec de la paille.

Le menuisier : J'ai presque terminé !

Bernard : C'est bien, mon ami, en ce jour de la Nativité que nous allons représenter au sein de notre église, vous oeuvrez pour la gloire de Notre Seigneur.

Le menuisier : J'en suis ben heureux. Tous les ans, admirer vot' spectacle, quel enchantement ! Et puis, c'est la seule fois de l'année où je comprends un peu ce qu'on raconte dans les églises. Même si vous parlez toujours en latin, c'est... c'est plus clair...

Bernard : C'est le but, mon ami. Mettre des gestes sur les mots pour les donner à entendre.

Le menuisier : Oh ben, entendre, ça, ça va toujours...

Bernard : Je voulais dire...

Le menuisier : ... sauf quand c'est le frère Philémon qui dit l'office, pace qu'il a pas de voix, mais vous autres, ça, on sent ben que vous vous entraînez à longueur de journée à chanter vos psaumes. Vous avez du coffre !

Bernard : Nous prions pour le salut de vos âmes.

Le menuisier : Ça c'est ben gentil, pace que nos pauv' âmes, elles sont ben sales la plupart du temps...

Un autre moine entre, catastrophé. Il tient une poupée dont la tête est désolidarisée du corps.

Jacques : Catastrophe ! L'enfant Jésus a perdu la tête !

Bernard : Vous plaisantez, mon frère ?

Jacques : Regardez.

Le menuisier : Ah ben, c'est foutu !

Jacques : Comment faire ?

Bernard : Il faut essayer de le réparer...

Le menuisier : Attendez, j'ai une idée ! Ma femme a accouché hier ! Je peux vous prêter mon marmot.

Jacques : Vous plaisantez, mon ami ?!

Fin de l'extrait sur le théâtre du Moyen-Age.

INTERMÈDE

Coryphée : Des miracles,
on passa aux drames liturgiques,
puis aux mystères !

Chœur 1 : Les profanes prirent peu à peu
la place des moines
sur scène.

Chœur 2 : La langue profane
remplaça le latin.

Coryphée : Les scènes profanes
envahirent les récits bibliques,
tressant les rameaux de la comédie
aux branches de l'histoire sérieuse.

Chœur 1 : Le spectacle étouffa à l'intérieur des églises ;

Chœur 2 : ... on le fit sortir dehors !

Chœur 1 : Un décor monumental
habilla le parvis des cathédrales...

Chœur 2 : Toujours le même :
ici le Ciel,
au centre la Terre,
enfin la gueule d'enfer et ses milliers de diabolins !

Coryphée : Dans les périodes les plus troublées,
où les larmes et le sang
envahissaient la vie quotidienne,
on allait chercher de véritables condamnés à mort
pour « faire plus vrai »
dans les scènes de torture et de meurtres,
et le public se repaissait de ces carnages
où le vrai et le faux se mêlaient si intimement
que le Bien et le Mal se confondaient
dans l'horreur vengeresse de tous les maux.

Chœur 2 : Mais loin des spectacles grandioses
qui célébraient Dieu et ses Saints,
sur les places des marchés,
la comédie
renaissait de ses cendres.

Chœur 1 : Bientôt, la farce
supplanta les mystères
dans le cœur des profanes.

Coryphée : La prospérité était là,
favorisant en Europe,

l'expansion de tous les arts.

Chœur 2 : En Italie,
la farce s'empara de personnages typés
volés aux traditions des provinces.

Chœur 1 : La Commedia dell'arte
les réunit
sur les scènes de tout le pays...

COMMEDIA DELL'ARTE

Vers 1580, en Italie. Une salle d'auberge. Quelques tables, chaises ou bancs.

Une jeune aubergiste, seule, essuie une chopine d'un air désabusé.

L'aubergiste : Maudit choléra ! Plus un marchand, plus un saltimbanque... Il n'y a guère plus que les vieux poivrots immunisés par l'alcool pour oser sortir de chez eux ! Misère... Avec ça que le père est mort la semaine dernière en me laissant seule. Comment je vais faire tourner la boutique, moi ? Misère de misère !

On frappe à la porte.

L'aubergiste, remplie d'espoir : Ah !!

Un homme entre suivi de deux femmes. Ils ont pour tout bagage une valise et un gros livre.

Arlequin : Bonjour... On peut entrer ?

L'aubergiste : Bien entendu ! Avec grand plaisir, messeigneurs.

Arlequin : « Messeigneurs » ! N'exagérons rien !

Isabelle : Enfin un peu de chaleur...

Colombine : Merci. Ça fait plaisir de ne pas se faire accueillir à coups de cailloux !

L'aubergiste : On vous veut donc du mal ?

Isabelle : Nous sommes des voyageurs. Pour bien des gens, c'est suspect. Nous sommes susceptibles de véhiculer la maladie...

L'aubergiste : Mais qui êtes-vous donc ?

Arlequin : Des comédiens.

L'aubergiste : Des comédiens ?

Colombine : Des comédiens de métier !

L'aubergiste : Bien sûr ! La commedia dell'arte, j'aurais dû m'en douter. Vos vêtements sont trop précieux pour être ceux de marchands, mais trop brillants pour être nobles !

Colombine : À vrai dire, nous portons notre garde-robe sur le dos. Notre chariot s'est fait attaquer par une de ces bandes de brigands qui pullulent sur les routes. Ils ont pris nos décors, nos malles de costumes... C'est tout ce que nous avons pu préserver ! Cela et quelques masques...

Arlequin, dans un soupir : Perdu mon costume d'Arlequin...

Isabelle : Plains-toi. Arlequin est un pouilleux ! Tu peux le jouer avec n'importe quelle chemise et pantalon. Tandis que moi, je n'ai plus mes belles robes couvertes de volants et de dentelles...

L'aubergiste : Que voulez-vous dire ?

Colombine : À l'origine, le costume d'Arlequin était couvert de pièces de raccommodage. Ce n'est qu'avec le temps que tout ce rapiécage s'est organisé pour devenir des losanges multicolores bien alignés.

Il s'assoit, mélancolique, et pose devant lui un gros livre qu'il caresse précieusement.

Isabelle : Moi, je joue Isabelle, la jeune première. Et elle, ma servante, Colombine.

Colombine : Servante sur scène uniquement !

L'aubergiste : Mais que sont devenus votre Léandre, votre Pantalone, et le Docteur, Matamore... ?

Colombine : Le choléra n'épargne pas les comédiens.

L'aubergiste : Installez-vous, je vais vous chercher à boire.

Isabelle et Colombine s'assoient.

Isabelle, plaintive : Qu'allons-nous devenir... ?

Colombine : Tout n'est pas perdu ! Bien des canevas d'improvisation fonctionnent à trois personnages.

Isabelle : En ces temps difficiles, notre théâtre n'intéresse plus personne. Les gens ont bien d'autres chats à fouetter !

Colombine : Ils ont aussi besoin de se distraire de leurs tristes pensées !

Isabelle : Et quand bien même, nous n'avons pas de salle...

L'aubergiste, revenant : Si ce n'est que cela, je peux vous prêter ma grange.

Arlequin : Nous n'avons pas un sou pour vous la louer.

L'aubergiste : Vous me rembourserez sur les recettes. Il y a encore du monde dans la région !

Colombine : Pourtant votre auberge est déserte.

L'aubergiste : Ah, mais il y a une heure, elle résonnait de cris et de rires, croyez-moi ! Hum... Certes, il y a le choléra, mais nous sommes une ville importante !

Isabelle : Une ville importante !! Quand on a joué à Sienne, Venise et Milan, votre ville à côté ne paraît guère qu'une petite bourgade !

L'aubergiste, entre ses dents : Ça a pas un sou en poche et ça joue les grandes dames... (*Fort* :) À votre guise !

Arlequin : Ne vous vexez pas. Nous acceptons avec joie votre proposition. Cependant, nous avons besoin de nous refaire... Ne pourriez-vous nous prêter votre grange gratis ? Après tout, cette publicité va vous ramener des consommateurs. Quoique vous en disiez, la couche de poussière sur cette chaise prouve que bien peu de culs viennent s'y poser !

L'aubergiste, *bas* : Roublard ! (*Fort* :) Monsieur ne joue pas les Arlequins pour rien !

Colombine : Nous avons tout intérêt à unir nos efforts, ne croyez-vous pas ?

Isabelle : Nous ferions mieux d'aller au plus vite dans une grande ville, pour nous mettre sous la protection d'un grand seigneur !

Colombine : Aucun seigneur ne prendra sous son aile une troupe de seulement trois pauvres malheureux acteurs, sans décors ni costumes !

L'aubergiste : Soit... Je me paierai sur les consommations... pour la première représentation ! Vous me paierez la location de la grange pour les suivantes.

Colombine : Elle est dure en affaires !

L'aubergiste, *prenant Arlequin à part* : Si ces dames acceptaient de recevoir des spectateurs, voilà qui ferait venir du monde...

Arlequin : Recevoir des spectateurs... ?

L'aubergiste : Oui, j'ai des chambres à l'étage...

Arlequin, *faisant mine de réfléchir* : Ma foi... Voilà qui n'est pas faux. Mais si ces dames vous entendaient, elles vous arracheraient les yeux !

L'aubergiste : Pensez-y...

Arlequin : Commençons par jouer, nous verrons plus tard !

Isabelle : Pas sans costumes, tout de même !

Arlequin : Aucune importance. Ce qui compte avant tout, c'est le jeu de l'acteur !

L'aubergiste : J'ai hâte de vous voir à l'œuvre.

Colombine : Eh bien, les choses ont l'air de s'arranger, finalement...

Isabelle : Si, pour toi, jouer la comédie dans une grange pour les bouseux du coin, c'est la panacée, alors oui, les choses s'arrangent. Mais en réalité, tout cela est pathétique ! (*Elle fond en larmes exagérément. Colombine lève les yeux au ciel*)

Colombine : Tu peux pleurer comme Isabelle, je ne vais pas m'amuser à te consoler comme dans nos représentations !

Fin de l'extrait sur la commedia dell'arte.

INTERMÈDE

Chœur 1 : L'effervescence de la Renaissance,
ne profita pas qu'à l'Italie.

Chœur 2 : La Comedia espagnole
fit la renommée de Calderon,
sur le thème du « Grand théâtre du monde »...

Chœur 1 : « La Vie est un songe »...

Coryphée : Un semblable développement économique
favorisa l'essor des arts en Angleterre,
sous l'égide de la Reine Vierge.

Chœur 1 : C'est alors que le plus grand génie théâtral
de tous les temps,
offrit au monde les plus belles pièces,

Chœur 2 : ... les plus fameuses répliques,

Chœur 1 : ... les plus célèbres personnages...

Coryphée : Shakespeare !

Chœur 2 : Si fabuleusement subtil,
si profondément universel
que le XIXème siècle,
friand de mystères,
écrivit sa légende
et contesta son authenticité.

Coryphée : Comme si l'homme
était incapable d'admettre,
simplement,
le génie.

THEATRE ELISABETHAIN

Vers 1597, à Londres. C'est l'effervescence en coulisses. On s'apprête à donner la première de Roméo et Juliette de William Shakespeare, qui en tient le rôle titre.

John, qui joue la nourrice, exerce sa voix dans les aigus. Shakespeare, se costume. Peter, qui joue Mercutio, s'installe des boyaux remplis de sang pour les effets spéciaux du combat.

Ann balaie dans un coin.

Shakespeare : Où est Jack ?

Peter : Aucune idée, Will. (*Il s'énerve sur sa postiche*) Je te jure, ces effets spéciaux... Il suffit d'un faux mouvement pour que je ruine mon costume !

Shakespeare : Bon sang, il faut pourtant bien qu'il s'habille, se maquille... surtout lui !

John, *tout en ajustant des faux-seins* : Ah, ces travestissements de nourrice !

Shakespeare : Peter, si tu es prêt, essaie de le trouver.

Peter : Je veux bien, mais je ne peux pas trop bouger avec ce boyau rempli de sang. Il ne faudrait pas qu'il éclate avant le coup d'épée qui doit transpercer Mercutio ! (*Il sort*)

John, *répétant son texte avec une voix de fausset* : « Allons, mon agneau ! allons, mon oiselle ! Dieu me pardonne !... Où est donc cette fille ?... Allons, Juliette ! »

Shakespeare : Mais qu'est-ce qu'il fabrique ?

John, *toujours répétant* : « Je parierais quatorze de mes dents, et, à ma grande douleur je n'en ai plus que quatre, qu'elle n'a pas quatorze ans... »

Shakespeare : Le monde arrive... !

John : « ...il y a onze ans de ça ; car alors elle pouvait se tenir toute seule ; elle s'était cogné le front ; et alors mon mari, Dieu soit avec son âme ! c'était un homme bien gai ! releva l'enfant : *Oui-da*, dit-il, *tu tombes sur la face ? Quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos ; n'est-ce pas, Juju ?* Et, par Notre-Dame, la petite friponne cessa de pleurer et dit : *Oui !* Voyez donc à présent comme une plaisanterie vient à point ! Je garantis que, quand je vivrais mille ans, je n'oublierais jamais ça : *N'est-ce pas, Juju ?* fit-il ; et la petite folle s'arrêta et dit : *Oui !* »

Shakespeare : John...

John : Oui ?

Shakespeare : J'aurais besoin d'un peu de calme !

John : Pardon !

Peter, *revenant en tirant Jack, costumé en Juliette, par l'oreille* : Le voilà, Will ! Il se cachait sous les bancs du deuxième balcon.

John : La frousse, pardi !

Jack fait signe qu'il n'a pas la frousse, mais qu'il ne peut pas parler.

Peter : Parle plus fort, on n'entend rien !

Jack s'énerve.

Peter : Doucement ! Ma postiche de sang !

Jack, épuisé, fait signe qu'il ne peut pas parler. Shakespeare comprend et se frappe le front. Les autres restent interrogatifs. Jack montre sa gorge.

John : Oh non !

Peter : Il est aphone. Il faut dire qu'à jouer dans le froid tous les jours avec des robes décolletées, ça devait arriver !

Shakespeare : Pourquoi maintenant ? Pourquoi ?

Jack montre en faisant des signes qu'il est désolé.

Peter : Comment va-t-on faire ?

Shakespeare : Dis une réplique, pour voir ?

Jack, essaie désespérément de dire sa réplique, mais on n'entend rien : « Mes lèvres ont gardé pour elles le péché qu'elles ont pris des vôtres. » (*John et Peter éclatent de rire*)

Shakespeare, en Roméo : « Vous avez pris le péché de mes lèvres ? Ô reproche charmant ! Alors rendez-moi mon péché. »

John : Et là tu l'embrasses !

Shakespeare : Ah non, mais là, ce n'est vraiment pas possible !

Peter, riant : Vas-y encore, Jack. Dis quelque chose.

Jack, en Juliette : « Vous avez l'art des baisers. »

Peter et John explosent de rire.

John : Encore !!

Jack s'énerve.

John, hilare : Et quand je dis : « Son nom est Roméo ; c'est un Montague, le fils unique de votre grand ennemi. » Comment tu réponds à ça ?

Jack fait signe qu'il ne répond pas.

Ann : « Mon unique amour émane de mon unique haine ! Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je l'ai connu trop tard. Il m'est né un prodigieux amour, puisque je dois aimer un ennemi exécré ! » (*Tous la regardent. Elle rougit*) Pardon, je... c'est sorti tout seul. (*Elle s'éloigne*)

Shakespeare : Qui es-tu ?

Ann, rougissante : Je... je m'appelle Ann...

Peter : Je la reconnais. Elle travaille ici. Elle nettoie le théâtre.

Ann : Je suis désolée, je ne voulais pas vous interrompre. *(Elle s'apprête à sortir)*

Shakespeare : Attends ! Tu connais le rôle ?

Ann : J'ai assisté à toutes les représentations, avec mon balai ici et là dans le théâtre, alors forcément, à force de les entendre, j'ai fini par retenir les répliques. Surtout celles de Juliette ! *(Admirative :)* Oh, maître Shakespeare, c'est tellement beau, ce que vous écrivez...

Shakespeare : Tu dis que tu connais le rôle de Juliette ?

Ann : Par cœur.

Shakespeare, en Roméo : « Elle parle ! Oh ! parle encore, ange resplendissant ! Car tu rayonnes dans cette nuit, au-dessus de ma tête, comme le messager ailé du ciel, quand, aux yeux bouleversés des mortels qui se rejettent en arrière pour le contempler, il devance les nuées paresseuses et vogue sur le sein des airs ! »

Shakespeare lui envoie les répliques de la scène du balcon pour vérifier qu'elle la connaît. Au fur et à mesure, on le sent tomber réellement sous le charme de la jeune fille.

Fin de l'extrait sur le théâtre élisabéthain.

INTERMÈDE

Coryphée : Un génie en appelle un autre...

Chœur 2 : Un siècle plus tard,
Molière faisait rire la France

Chœur 1 : De leur côté,
Corneille et Racine
la faisaient pleurer.

Coryphée : Dire que les trois tenants du classicisme
partagèrent la même actrice,
Marquise !

Chœur 2 : Il y faudrait une pièce,
pour raconter le balancement des cœurs
et la valse des échecs et des succès,
tous orchestrés par l'autorité suprême,
l'arbitre des arts :

Chœur 1 : Louis XIV.

Coryphée : Le Roi !

XVIIème SIECLE

1658. Molière et sa troupe de l'Illustre Théâtre jouent pour la première fois devant le roi Louis XIV. C'est une forme d'audition organisée par Monsieur, frère du roi, qui est le protecteur de la troupe.

Nous sommes dans les coulisses du spectacle.

Molière et Madeleine accueillent Marquise et Dufresne qui sortent de scène.

Marquise : Jean-Baptiste, c'est une catastrophe ! Ils ont à peine applaudi !

Dufresne : Le roi n'a pas bougé un cil ! Et Monsieur, frère du roi, avait l'air furieux !

Madeleine : Il a de quoi ! Nous sommes sa troupe, et, en organisant cette représentation, il voulait profiter de l'occasion pour briller aux yeux de son frère !

Marquise : La troupe du grand Molière, si célèbre dans les provinces, s'est ridiculisée à Paris !

Molière : Mais enfin, ce n'est pas possible ! *Nicomède* est pourtant une bonne pièce !

Madeleine : *Nicomède* est une bonne pièce, Corneille est un grand auteur, mais ce n'est pas notre registre !

Marquise : Surtout quand nous le jouons de cette manière si ampoulée, sans mouvement et sans vie !

Molière : C'est ainsi que le veut la mode ! On ne joue pas la tragédie comme on joue la comédie. Malgré tous nos efforts, je suis persuadé qu'on nous reprochera encore de dénaturer le vers en mettant trop de réalisme dans notre diction ! Vous verrez !

Dufresne : Même les charmes de Thérèse n'ont pas ému le roi.

Marquise : Dis donc !

Dufresne : Eh bien quoi ? D'habitude le public vient aussi pour ça.

Marquise, *flattée* : Ce n'est pas faux...

Molière : Arrêtez ! Vous ne songez qu'à plaisanter alors que nous sommes dans une situation plus que critique !

Madeleine : Mettons en valeur nos véritables atouts ! Dufresne a raison. Durant ces treize années que nous avons passé à tourner en province, nous avons développé un jeu comique hors pair, dans lequel nulle troupe ne peut nous égaler...

Marquise : Et surtout pas les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne !

Dufresne : ... qui n'ont cessé de se gausser tout le temps de notre représentation !

Molière : Trop heureux de voir des rivaux s'enliser dans les vers de Corneille !

Monsieur entre.

Un grand silence.

Monsieur : Qu'est-ce que c'est que cet infâme brouet que vous nous avez servi là ? (*Il tripote et fait tourner nerveusement son mouchoir en dentelle, de manière assez efféminée, signe qu'il est furieux*)

Molière : *Nicomède*, de Corneille, Monsieur.

Monsieur : Je le sais bien ! Je parlais du spectacle, en général ! C'était d'un ennui ! Malgré les atouts évidents de vos comédiens... (*Du bout des lèvres :*) et de vos comédiennes !

Marquise, *aguicheuse* : Oh, Monsieur, nous vous sommes tout dévoués.

Monsieur, *agacé* : Enfin, comment voulez-vous qu'un être sensé ne soit pas horripilé par tout ce verbiage ?

Molière : Il m'avait semblé que le choix de cette pièce...

Monsieur : Certes, certes ! Il est judicieux : un grand auteur, une pièce à succès qui a fait ses preuves, un thème héroïque ! Des acteurs...

Marquise rit outrageusement et s'accroche langoureusement au bras de Monsieur. Madeleine essaie de lui faire comprendre qu'il s'agit d'une mauvaise idée, mais Marquise l'ignore.

Monsieur, *se dégageant, encore plus agacé* : Tous les ingrédients étaient là, mais la sauce n'a pas pris. Vous êtes trop « modernes » !

Marquise, *riant artificiellement de plus belle* : Trop modernes ! Comme c'est flatteur !

Monsieur, *tranchant et la repoussant comme une chose un peu répugnante* : Pas pour ceux qui vous jugent ! (*Marquise s'éloigne, vexée, cette fois*) Vous récitez vos vers comme on parle, vous n'insistez pas assez sur la beauté du phrasé, la puissance de la métaphore, la force de l'hémistiche ! Par chance, le roi mon frère n'a pas baillé, sinon, c'était la fin pour vous, et la disgrâce pour moi !

Molière, *effondré* : Nous sommes désolés.

Monsieur : Mais enfin pourquoi nous servir un tel mets ? Vous nous avez habitué à des réjouissances autrement savoureuses ! Ces petites pièces si drôles que vous écrivez... voilà qui nous séduirait autrement !

Madeleine : Nous allons tout de suite vous présenter une de ces pièces !

Molière : Mais enfin, elles n'ont aucun caractère illustre ! Devant le roi...

Monsieur : Que voulez-vous dire ?

Molière : Les tragédies présentent des personnages nobles dont les préoccupations sont hautes ! La comédie montre essentiellement des bourgeois et des valets, avec leurs petites histoires bassement quotidiennes et mesquines !

Un temps.

Monsieur : Le roi aime rire, savez-vous ? Mais il n'aime pas attendre !

Il sort. Un grand silence.

Madeleine : Bon, nous n'allons pas passer notre temps à nous lamenter. Il faut trouver une solution, et vite !

Marquise, *fataliste* : Rien à faire ; cet homme-là est totalement insensible. Vous avez vu, j'ai eu beau essayer de l'étourdir, tous charmes dehors...

Madeleine : Laisse. Cet « homme-là » est totalement insensible aux charmes féminins !

Marquise : Insensible aux... (*Comprenant*) Non ?!! (*Observant son décolleté*) Pourtant... jamais un homme, face à mes...

Dufresne : C'est vrai, ça, Thérèse... Et d'ailleurs, si tu voulais...

Marquise : Dufresne : je vise plus haut !

Dufresne s'éloigne, vexé.

Marquise, à *Madeleine* : Alors, aucune chance ?

Madeleine : Vraiment non, je t'assure. En tout cas, c'est ce qu'on raconte partout.

Marquise : Mais... Et sa femme... ?

Madeleine : Écoute, je ne suis pas dans son lit... Et puis tu sais, les mariages, à ce niveau-là...

Marquise : Bon... N'empêche, il fallait me le dire tout de suite, je me serais épargné tout ce ridicule !

Madeleine : J'ai bien essayé mais tu étais entièrement préoccupée à tenter ta chance...

Marquise : Ma chance, ma chance ! J'essayais de nous sauver tous !

Dufresne, *acerbe* : Allons, ne dis pas qu'une promotion dans le lit du frère du roi ne t'aurait pas déplu...

Marquise : Et allez, crachez dans la soupe ! Vous n'avez pas toujours dit cela ; je vous ai tout de même sorti de pas mal de situations délicates, grâce à mes « charmes »...

Molière, *explosant* : Mais il veulent ma mort ! Vous vous entendez ? L'humiliation est à son comble et c'est tout ce que vous trouvez à dire ? (*Abattu*) Bon sang, qu'est-ce que je peux faire avec une troupe pareille !?

Marquise, *vexée* : Dis donc...

Madeleine, *la coupant* : Jean-Baptiste a raison. Nous nous égarons ! Le roi est encore dans la salle, Monsieur attend que nous soyons inoubliables, nous jouons notre survie à Paris, alors pas question de baisser les bras !

Dufresne : Je ne vois qu'une solution : jouons Le Docteur amoureux ! Jean-Baptiste y excelle !

Marquise : Exact ! Quoi de mieux que le rire pour plaire au public. C'est par le plaisir que l'on touchera le roi, pas par l'ennui !

Molière : Mais enfin, il faut s'illustrer par le genre noble par excellence : la tragédie. La comédie est un genre mineur !

Madeleine : C'est effectivement ce que les théoriciens prétendent... et c'est idiot. Alors c'est à toi de changer les esprits ! Depuis le temps que tu parles d'écrire une comédie savante, capable d'instruire autant que de faire rire... Castigat ridendo mores !

Dufresne : Quoi ?! Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Fin de l'extrait sur le théâtre du XVIIème siècle.

Reste ensuite les XVIIIème, XIXème, XXème et XXIème siècles.

L'intégralité de ce texte est en vente au prix de 9€ :
Vous pouvez télécharger le bon de commande "pieces longues"
sur la page "Contact et commande"